

**Dumas Hélène, *Sans ciel ni terre. Paroles orphelines du génocide des Tutsi (1994-2006)*, Paris, La Découverte, 2020, 200 p.**

Juliette Bour

---

Citer cet article : Bour Juliette (2021), « Hélène Dumas - Sans Ciel ni Terre : Paroles orphelines du génocide des Tutsi (1994-2006) », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crbour>

Mise en ligne : 1<sup>er</sup> novembre 2021

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2021.e574>

---

« 1994 : ma vérité et mon témoignage pour les arrière-petits-enfants, les arrière-arrière-petits-enfants et la terre entière » (p.112).

**H**élène Dumas, avec *Sans Ciel ni Terre* publié à La Découverte en octobre 2020, exauce le souhait exprimé dans le cahier de cette jeune rescapée du génocide perpétré contre les Tutsi au Rwanda en 1994 : celui que son histoire ne disparaisse pas avec elle.

Chargée de recherche au CNRS, Hélène Dumas démontre une fois encore dans ce second livre ses affinités avec la micro-histoire et son intérêt pour la transmission de la parole des témoins. Après avoir étudié les procès gacaca à l'échelle d'une commune dans *Un génocide au village*<sup>1</sup>, elle s'intéresse cette fois à un autre type d'acteurs : les enfants. Voix encore (trop) peu entendues dans l'historiographie du génocide des Tutsi, les enfants représentent pourtant la majeure partie des victimes et une grande proportion des rescapés. Mis à part des travaux d'ONG, de psychologues et psychanalystes, les recherches sur le génocide des Tutsi ne leur avaient pourtant jusqu'alors guère fait de place. La genèse de cet ouvrage, comme le précise Hélène Dumas dans son introduction, résulte avant tout d'une rencontre exceptionnelle entre l'historienne et les écrits de ces jeunes scripteurs. Ces « paroles orphelines du génocide des Tutsi », elle les exhume par hasard des étagères de la Commission nationale de Lutte contre le Génocide (CNLG) à Kigali. Elles prennent la forme de carnets individuels, près de deux mille feuillets en kinyarwanda, rédigés par cent-cinq orphelins en 2006, la plupart ayant entre huit et douze ans en 1994. Chacun et chacune y retranscrit son récit du génocide dans le cadre d'un exercice thérapeutique mené par Avega, l'Association des veuves du génocide Agahozo, une des principales associations de rescapés. Ces orphelins se prêtent à un exercice cathartique, loin des récits judiciaires des tribunaux ou ceux prononcés lors des commémorations. Sans filtre, ces témoignages bouleversent le lecteur.

---

<sup>1</sup> Dumas Hélène (2014), *Le Génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Paris, Seuil.



Publié dans la collection « À la Source » des éditions La Découverte, *Sans Ciel Ni Terre* rend hommage à cette trouvaille archivistique en laissant une place prépondérante aux mots des enfants eux-mêmes, tant dans la mise en page que dans l'analyse. L'effort apporté à la traduction de ces textes représente un des apports majeurs de l'ouvrage. Aidée de deux Rwandais, la chercheuse fait attention à chaque terme employé par les enfants, cherchant à ne jamais trahir la langue de leurs souvenirs. Le cahier central donne à voir au lecteur la difficulté de cette entreprise grâce à la reproduction de ces écritures enfantines, heurtées et peu lisibles. Elle précise les difficultés psychologiques de cet exercice, pour elle, mais surtout pour ses deux co-traducteurs rescapés, confrontés à chaque ligne à une violence transcrite à l'état brut. Loin d'être naïfs ou évasifs, ces témoignages hyper-mnésiques réussissent à dire l'indicible et nous renseignent plutôt sur ce que nous, lecteurs, sommes capables de lire ou d'entendre.

L'autrice ne renonce cependant pas à faire son travail d'historienne et guide le lecteur tout au long de l'ouvrage. En prenant au sérieux les scripteurs, elle s'inscrit dans une historiographie de l'enfance en guerre qui, depuis les années 1990, les considère comme des acteurs sociaux à part entière. Elle ne préjuge jamais de la véracité de leur parole et rend leur dignité à des sources enfantines souvent présentées comme peu crédibles.

## **Le temps long du génocide**

Dans le cadre de l'atelier thérapeutique mené par l'association Avega, chaque enfant était invité à raconter sa propre histoire autour de trois scansions chronologiques : le temps d'avant, celui du génocide, et celui d'après. Les récits prennent parfois des formes plus libres, révélant l'autonomie des jeunes scripteurs. Certains y intègrent poèmes, prières voire commencent avec leur vie d'après. Le livre suit la structure des cahiers et se divise en trois parties déclinées ensuite en chapitres thématiques. Pour autant, *Sans Ciel Ni Terre* n'est pas un recueil de témoignages, mais un véritable travail historique qui met en perspective les cent jours de 1994 pendant lesquels s'est déroulé le génocide. Le livre rend compte de la profondeur temporelle d'un événement dont le point de départ est encore trop souvent résumé à l'attentat du 6 avril 1994 contre le président Habyarimana. Sans jamais verser dans la téléologie, Hélène Dumas révèle les premières violences connues et subies par les enfants et leurs familles, parce que Tutsi, et le caractère planifié du génocide.

La première partie du livre, consacrée à « la vie d'avant » idéalisée par les jeunes scripteurs, raconte la nostalgie du quotidien au sein de familles nombreuses, le souvenir des disparus. Elle n'occulte cependant pas les violences subies par ces mêmes familles tutsi bien avant le début du génocide. Les enfants apprennent, à travers les récits des plus anciens, les massacres des années antérieures. Les pogroms des années 1960 et 1970 expliquent certaines stratégies de survie des parents en 1994. Le chapitre intitulé « Leur Dieu est mort » est par exemple consacré aux massacres perpétrés dans les églises, où les familles pensent trouver à nouveau refuge. Les enfants se remémorent également les discriminations et violences subies dès leur plus jeune âge. Le premier chapitre, consacré au monde scolaire, revient sur le début des humiliations liées à leur identité « ethnique ». L'historienne décrypte avec finesse le vocabulaire de la haine et de la cruauté, déjà employé avant 1994, et la manière dont les liens sociaux se délitent. Les sociétés enfantines ne sont pas imperméables au racisme et à la violence de guerre.

Ainsi, elle accorde une place importante à la guerre d'octobre 1990 qui pour certains scripteurs marque déjà le début du génocide. Le Front patriotique rwandais (FPR) et son armée, composés majoritairement d'exilés tutsi et d'opposants politiques ayant fui le Rwanda dans les décennies précédentes, entament une guerre au nom, notamment, du droit au retour de ces réfugiés. À partir de cette entrée en guerre, la propagande contre la minorité tutsi s'intensifie et des tueries de masse ont lieu dès 1990. Hélène Dumas, attentive au contexte spécifique de la préfecture de Kibungo dont sont originaires ces enfants, explique les spécificités de cette zone où des massacres se déroulent dès mars 1992 et où le génocide se déroule particulièrement rapidement en 1994 à mesure que le FPR avance dans le pays alors que la guerre reprend.

## **Le génocide à hauteur d'enfant**

La grande spécificité de ce livre réside dans sa capacité à se placer « à hauteur d'enfant<sup>2</sup> ». Dans la lignée d'auteurs comme Manon Pignot<sup>3</sup> pour la Première Guerre mondiale, Nicholas Stargardt<sup>4</sup> pour la Seconde ou encore Anne-Marie Losonczy et Marta Craveri sur les enfants du Goulag<sup>5</sup>, Hélène Dumas relève le défi d'explicitier ces mots qui retracent des expériences d'une violence inouïe, sans se positionner en surplomb. L'ouvrage ne se contente pas de faire lire des voix encore jamais entendues : il met en lumière les spécificités des expériences enfantines face aux violences de masse. Les différents récits sont approchés à l'échelle de l'individu. L'historienne ne fait pas une histoire de l'enfance, mais une histoire des enfants dont la parole, prolixe, n'est jamais mise en doute.

Ce regard depuis l'enfance permet de mettre en lumière certains mécanismes au cœur du génocide que les témoignages d'adultes n'évoquent pas. La deuxième partie du livre éprouve le lecteur et le chapitre consacré aux « théâtres de la cruauté » remet en question la notion même d'indicible. Les enfants racontent la mise à mort des leurs, les viols des femmes et des jeunes filles, la survie au milieu des corps en putréfaction, sans édulcorer leur parole.

Hélène Dumas décrit, à partir des cahiers, l'organisation d'un génocide décentralisé à l'extrême durant lequel les enfants doivent échapper à l'interconnaissance sociale en mobilisant des généalogies fictives, pour ne pas être perçus comme Tutsi par les tueurs. Séparés de ceux censés prendre soin d'eux, ils se retrouvent dans un monde à l'envers. Les liens d'amitié, de voisinage, ceux reliant les plus âgés aux plus jeunes, ne protègent plus. Souvent, les enfants sont sauvés par ceux qu'ils ne connaissent pas. Ainsi, le chapitre consacré aux « écosystèmes de la survie » permet de repenser les concepts mêmes de familial et d'étranger avec cette attention particulière, au cœur du travail de la chercheuse, pour la description minutieuse de la faune et de la flore. Elle y met en évidence l'agency de ces enfants, les stratégies qu'ils mettent en place pour (sur)vivre pendant et après le génocide, et évite

---

<sup>2</sup> Pour une synthèse de l'historiographie de l'enfance en guerre voir : Pignot Manon (2020), « À hauteur d'enfant. Le défi historiographique des expériences de guerre enfantines et juvéniles », *L'Autre*, 21(2), p. 142-150.

<sup>3</sup> Pignot Manon (2012), *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil.

<sup>4</sup> Stargardt Nicholas (2005), *Witnesses of War: Children's Lives Under the Nazis*, New York, Vintage Books.

<sup>5</sup> Craveri Marta, Losonczy Anne-Marie (2017), *Les Enfants du Goulag*, Paris, Belin.

toute suspicion, envers les rescapés en général comme envers les enfants. Hélène Dumas rend ainsi leur dignité à ces paroles et en montre la richesse comme matériau historique.

## Des récits loin du politique

*Sans Ciel ni Terre* permet d'approcher l'après-génocide dans une nouvelle perspective, loin des thématiques de la justice et de la réconciliation. Là encore, la chronologie d'un génocide qui s'arrête brutalement en juillet 1994 est nuancée. Les enfants, souvent confrontés à l'extermination de tous leurs proches, décrivent les violences qu'ils continuent de subir : l'absence de foyer, aussi bien au sens humain que matériel, la haine et les sévices, parfois de la part de ceux qui les prennent en charge, et, au moment de l'écriture des cahiers, la résurgence des menaces à leur encontre alors que débudent les procès gacaca.

L'historienne approche ces sujets épineux avec justesse, en gardant à cœur de toujours partir des textes, pour décrire un après-génocide difficile pour ces enfants « morts-debout ». Les crises traumatiques où la souffrance psychique s'exprime « par le corps », les « maladies des problèmes » et autres difficultés rencontrées par les enfants sont ainsi au cœur de la dernière partie du livre. L'ouvrage contribue également à mieux faire connaître les différentes dimensions de l'entraide entre les rescapés, au niveau politique comme individuel, notamment dans la spécificité des « enfants chefs de ménage » et leur capacité à s'organiser, entre enfants, pour les autres enfants. Il n'y a ici pas d'héroïsation, ni de déni de la souffrance au nom d'un mythe de la résilience, mais une description fine des stratégies de survie au sein d'un pays divisé où les enfants cherchent encore les corps des leurs et sont confrontés aux « morts différées<sup>6</sup> » de leurs proches atteints par le VIH.

## Conclusion

Avec *Sans Ciel ni Terre*, Hélène Dumas élargit notre connaissance du génocide des Tutsi avec un ouvrage qui fera également date dans l'historiographie des enfants confrontés à la guerre ou à la violence extrême. Ce livre appelle également à ne plus séparer l'histoire des victimes, des rescapés et celle des « bourreaux », mais à travailler sur leurs interactions : les récits des enfants permettent en effet d'entrer dans le système de pensée de leurs assaillants, dans l'idéologie raciste au cœur du génocide. Elle offre également une belle leçon d'éthique. Sans jamais trahir l'anonymat des jeunes auteurs, elle permet à leurs témoignages d'entrer dans la postérité. Sa position d'historienne est contrôlée. Elle sélectionne les récits sans jamais verser dans le voyeurisme ou le sensationnalisme. Sachant même disparaître face à ces récits éprouvants, elle préfère ainsi ne pas conclure avec les mots des sciences sociales, superflus, laissant le dernier mot aux scripteurs eux-mêmes.

*Juliette Bour*

*Centre d'études sociologiques et politiques Raymond Aron,  
École des Hautes Études en Sciences Sociales (France)*

---

<sup>6</sup> Expression empruntée à Anouche Kunth qui travaille sur les orphelins du génocide des Arméniens.

## Bibliographie

CRAVERI Marta, LOSONCZY Anne-Marie (2017), *Les Enfants du Goulag*, Paris, Belin.

DUMAS Hélène (2014), *Le Génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Paris, Seuil.

PIGNOT Manon (2012), *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil.

— (2020), « À hauteur d'enfant. Le défi historiographique des expériences de guerre enfantines et juvéniles », *L'Autre*, 21(2), p. 142-150.

STARGARDT Nicholas (2005), *Witnesses of War: Children's Lives Under the Nazis*, New York, Vintage Books.